

Soren Mékoueïl

MEL ANNY

*Le changement
est inéluctable*

Mel Anny

Soren Mékoueïl

Le changement est inéluctable

© Mel Anny, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1303-2

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma Chacha, sans ton aide précieuse et ton soutien infailible je n'aurais jamais pu réaliser ce rêve fou qui était d'écrire ce roman.

À ma mère, Myriam. Pour m'avoir inondée de tout l'amour du monde.

À mon frère, Julien. Pour m'avoir toujours épatée.

À mon chéri, Mathieu. Pour être mon pilier dans la vie.

À ma grand-mère, Suzy. Pour m'avoir nourrie de son amour et de petits plats divins.

À MZ, ma deuxième famille.

À tous ceux que j'aime.

Prologue

En 1420

— V'là les mioches que j'ai ramassés Votre Altesse Royale, maugréa la tavernière en désignant de son gros doigt les enfants recroquevillés contre un mur. J'ignorais que vous viendriez vous-même les prendre, c'est trop d'honneur Votre Altesse Royale. Vous, levez-vous ! Sales garnements ! hurla-t-elle en se retournant vers les pauvres gosses. Ayez au moins la politesse de saluer dignement comme il se doit notre bon roi Solmont.

Elle avait prononcé cette dernière phrase d'un air excessivement faux.

— Fermez-la, je vous prie madame, sermonna aussitôt celui-ci. Ne brutalisez pas ces chers petits.

La grosse femme se tut immédiatement et laissa le roi s'approcher des enfants. Suite à la remontrance de la tavernière, ceux-ci s'étaient tous levés et se tenaient, dos au mur, comme du bétail prêt à être vendu. Ils étaient apeurés. Apeurés et intimidés de se retrouver devant le roi Solmont en personne, mais ils le furent beaucoup moins lorsqu'ils purent distinctement discerner son visage. En effet, il arborait un faciès aux traits fins et élégants et ses yeux, imprégnés d'une lueur vive, inspiraient confiance. En vérité, c'était là que résidait sa force : jeune roi de tout juste vingt ans, Arog Solmont savait se faire respecter de ses sujets sans jamais jouer de sa supériorité, ou du moins sans en abuser.

Il observa alors brièvement les enfants d'un regard bienveillant et estima qu'ils étaient âgés d'environ six à onze ans, pas plus. Certains semblaient craintifs, d'autres moins. Mais un seul dégageait une confiance déconcertante. Intrigué, il décida d'en apprendre un peu plus sur son sujet.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

— Il s'appelle James, votre Altiise Royale, répondit maladroitement le petit garçon qui se trouvait à côté de lui. Il sait pas causer, alors on l'a nommé ainsi.

— Merci, mon petit, dit-il en lui adressant un sourire. Puis il se retourna vers

la grosse dame. Pourquoi me le proposez-vous s'il ne sait pas parler ?

— Il cause ce morveux ! grogna la tavernière en s'approchant du gamin en question. Je l'entends tous les soirs pleurnicher et marmonner dans son sommeil. C'est juste qu'il veut pas, rien que pour faire son intéressant ! Tu vas causer, dis ! ajouta-t-elle, menaçante, pour ne pas perdre la face devant son souverain.

James, le regard légèrement fuyant, se contenta d'essuyer d'un revers de manche les nombreux postillons qu'il avait reçus de la bouche enragée de la tavernière, ce qui ne fit qu'accroître l'agressivité de celle-ci.

— Cause, j'te dis ! hurla-t-elle en s'apprêtant à le gifler.

— Il suffit ! Si vous levez à nouveau la main sur un enfant, je ne ferai plus appel à vos services, s'interposa Arog Solmont d'un ton sec, ce qui eut instantanément pour effet d'adoucir le comportement de l'importune. Où avez-vous trouvé James ? ajouta-t-il.

— Dans la rue, comme tous les autres.

— Êtes-vous certaine qu'il est sans famille ?

— Eh bien ma foi, vu dans quel état il se trouvait... oui. Il était extrêmement amaigri et ma fille l'a trouvé dehors inconscient, non loin de la grande place. Ce jour-là il pleuvait à verse ! S'il avait une famille, je le plaindrais sincèrement !

— Bien. C'est le cas de tous ces gamins, en êtes-vous sûre ?

— Oui, Votre Altesse Royale.

— Très bien, répondit-il tout en se retournant pour s'adresser aux enfants. À partir de ce jour, je vous promets que vous ne serez plus jamais seuls, mes petits, plus jamais.

Deux semaines plus tard.

— Alors, comment Louis a-t-il réagi ? demanda Arog Solmont d'une voix anxieuse.

— Mal, très mal Votre Altesse Royale. Il est mort.

— Non, pas lui ! Non ! s'emporta le roi, fou de rage. Je pensais vraiment que la moitié y aurait survécu ! Tu m'avais dit que cela s'était passé comme ça pour toi !

— Cela dépend de la nature de chaque personne, Votre Altesse Royale. On ne peut la connaître à l'avance. Il se trouve que la majorité des individus avec qui j'étais avaient la chance de posséder ces facultés.

— Bon, très bien. Nous allons faire un dernier essai. Amenez-moi le petit James et débarrassez-moi de ce corps.

L'enfant fut amené devant la porte, aussitôt l'ordre donné. Intimidé par l'ambiance qui se dégageait de cette pièce, James n'osa commander à ses jambes de se diriger vers le roi et resta planter devant l'embrasure de la porte. Son angoisse était perceptible et très compréhensible. La salle qu'il devait traverser était gigantesque. Gigantesque et vide. Seul s'y trouvait le bon roi Solmont accompagné d'une autre personne qu'il considéra comme étant un très vieux serviteur.

— Bonjour, mon enfant. N'aie pas peur, viens, minauda le jeune roi.

Ces mots résonnèrent dans la pièce, lui conférant une ambiance des plus glaciales. James s'avança alors d'une allure légèrement hésitante vers son bienfaiteur.

— Ne t'en fais pas, James, cette salle est impressionnante, et si elle est vide c'est parce que nous allons totalement la réaménager. Vois-tu, j'aimerais en faire votre nouveau dortoir et j'aimerais ton avis. D'abord, j'aimerais que tu me dises quelle étoffe tu préférerais pour la confection des rideaux. Monsieur, pouvez-vous les lui montrer ?

Apparemment, l'homme que James avait pris pour un très vieux serviteur du roi n'était rien d'autre qu'un modeste marchand venu présenter sa marchandise. Celui-ci sortit alors de son sac un amas de tissus qu'il superposa le long de son avant-bras et les lui présenta.

— Quelle soierie préfères-tu, James ?

Toujours muet, James montra du doigt un tissu blanc aux bordures dorées.

— Bien, très bien, fit le jeune roi en lui dévoilant un large sourire. Mettez-moi

cette étoffe de côté, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au marchand.

Pendant que le commerçant s'appliquait à plier le tissu sélectionné, quelque chose glissa de son sac et vint terminer sa course aux pieds de James. Celui-ci se pencha instinctivement pour ramasser l'objet. Il s'agissait d'une pierre. D'une magnifique pierre translucide qui scintillait et reflétait les mille éclats de l'arc-en-ciel. Il ne s'attarda pas plus à la contempler et tendit son bras pour la rendre à son propriétaire. Le marchand le regarda, surpris, et comprit que l'enfant avait ramassé quelque chose qui lui appartenait. Il était sur le point de s'en saisir mais, étrangement, alors même qu'il avait la main sur cette somptueuse pierre, il ne s'en empara pas. James, adressant un regard interloqué au vieil homme, ne comprit pas pourquoi celui-ci laissait ses doigts posés sur la pierre. Il décida alors de la lâcher. Mais avant d'avoir pu s'exécuter, il perdit connaissance et s'écroula au sol.

— Regardez. Regardez et dites-moi ! ordonna le roi Solmont d'un ton des plus nerveux.

Le marchand improvisé se pencha alors sur le corps de l'enfant pour s'enquérir de son état et l'examina attentivement.

— A-t-il survécu ?

— Son œil droit est injecté de sang, Votre Altesse Royale. Je pense qu'il est mort.

Chapitre 1

Je t'interdis de penser cela !

En 1427

— A-t-il dit dans sa lettre quand je pourrais le voir, ma chère tante ? Ou bien dois-je comprendre qu'il a omis de parler de ce sujet, lança lascivement le petit garçon de dix ans tout en essayant de couper sa viande.

Assise à l'autre bout de la table, sa tante, Isabella, continua de s'occuper de son assiette au lieu de répondre à son neveu, qui comme à son habitude l'assaillait de questions concernant son retour au château.

— C'est ridicule ! ajouta-t-il. Cela fait désormais deux ans que je suis parti. Il faut bien envisager mon retour.

Harassée par ses jérémiades incessantes, Isabella lui accorda enfin un regard. C'était une femme au visage doux mais dont les cheveux et les yeux sombres lui conféraient un air sévère.

— Cela se fera au moment voulu, Soren, lui répondit-elle d'un ton relativement calme.

— Et qui décidera de ce « moment voulu » ? Toi ? Père ? Moi ? Enfin, non pas moi, il est vrai que je n'ai pas mon mot à dire dans cette histoire, dit-il après s'être assuré que personne n'était dans les parages.

— On en a déjà parlé je ne sais combien de fois, ça suffit maintenant. C'est bien trop risqué pour le moment d'y retourner. Je te rappelle que ta pauvre mère a été assassinée !

Le petit garçon en avait assez de cette excuse sans cesse rabâchée. Même si la mort de sa mère l'avait énormément attristé, cela ne pouvait justifier qu'on le garde aussi longtemps caché. Il était prince de Belgarde après tout, et sa vie de Prince devait se dérouler au château d'Androc et non dans une vieille bâtisse isolée de tout.

— Je veux bien le reconnaître, ma tante, mais c'est absurde ! Je ne vais pas passer toute ma vie ici, de peur de me faire éliminer ! Dans ce cas, le demi-roi lui-même ne devrait pas résider au château, si on suit votre logique. C'est bien trop dangereux ! D'ailleurs pourquoi mon frère y demeure encore ? C'est pourtant lui le premier successeur au trône !

— Soren, cesse de chercher le moindre argument, ça suffit ! Ton frère est beaucoup plus âgé que toi, et de plus il est un fin escrimeur. Il saurait se défendre sans problème en cas d'attaque, contrairement à toi.

Cette remarque le blessa au plus profond de lui. Il y voyait là un reproche contre sa nature propre. En effet, à un âge où les petits garçons ne pensaient qu'à s'aventurer dans les bois et jouer à la guerre, lui passait ses journées dans le salon de thé, tout seul, à lire des tonnes de bouquins et à cueillir des fleurs dans le jardin lorsque le temps le lui permettait.

Abandonnant l'idée de se lancer pour la millième fois dans une dispute où il savait qu'il n'obtiendrait pas de réponse satisfaisante, il plongea la main dans son assiette pour y attraper un bout de viande et glissa sa main sous la table.

— Ah non, Soren ! Vecansy est ici ? ! Je t'avais pourtant interdit de l'amener lors des repas !

La chienne, ou plus précisément le chiot, qui était allongée sous la table depuis le début du déjeuner, se leva d'un bond pour engloutir d'une seule traite le bout de viande que lui avait présenté son jeune maître, qui esquissa un petit sourire en coin.

— Victor ! appela Isabella qui s'était levée pour aller chercher son domestique.

— Oui, madame ?

— Sortez Vecansy d'ici et mettez-la dehors, je vous prie !

— Bien, madame.

L'homme de main attrapa la petite chienne par son collier et la tira de toutes ses forces pour l'éloigner de son jeune maître. Ceci fait, un calme exemplaire emplit la pièce, laissant seulement entendre le tintement des couverts.

Depuis quelque temps, une certaine froideur s'était installée entre la tante et